

Au sujet de la Très Sainte Vierge qui mourut d'amour

Saint-François de Sales, Traité de l'amour de Dieu, VII, XIV.



Que saint Joseph soit mort avant la Passion et la mort du Sauveur, on ne peut guère en douter. Car sans cela Jésus n'aurait pas confié sa mère à saint Jean. Et à l'heure de son passage, comment l'Enfant de son cœur ne l'aurait-il pas assisté ? *Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* (Mt 5,7). Quel amour, quelle tendresse, le bon père nourricier n'a-t-il pas montrés envers ce petit enfant qui était notre Sauveur ; et qui donc douterait que ce dernier ne lui ait rendu le centuple dans le ciel ! Les cigognes sont la parfaite image de l'affection qui unit les parents à leurs enfants et les enfants à leurs parents. Car, comme ce sont des oiseaux migrateurs, elles transportent leurs père et mère dans leur voyage comme elles furent elles-mêmes transportées quand elles étaient petites. Quand le Sauveur était encore enfant (Mt 2, 13-23), Joseph, son père nourricier, et la glorieuse Vierge -sa mère, l'avaient très souvent porté, et spécialement lorsqu'ils firent le voyage de Judée en Égypte et d'Égypte en Judée. Qui douterait donc que saint Joseph, parvenu à la fin de ses jours, n'ait été à son tour porté par son enfant, de ce monde-ci à l'autre, dans le sein d'Abraham, pour, de là, le prendre dans la gloire de son cœur, le jour de l'Ascension ? Un saint qui avait tant aimé dans sa vie ne pouvait que mourir d'amour. Et s'il n'avait pas pu aimer son cher Jésus autant qu'il l'aurait souhaité, en raison des obligations auxquelles il avait été tenu sur cette terre, maintenant que son service auprès de l'Enfant était achevé, il ne lui restait plus qu'à dire à Dieu : *ô Père, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée en charge* (Jn 17,4) ; puis de dire au Fils : *ô mon Enfant, votre Père céleste m'avait confié votre corps lorsque vous êtes venu au monde, maintenant que je quitte ce monde, je remets mon esprit entre vos mains* (Ps 31,6;Lc 23, 46).

Telle fut, je pense, la mort de ce grand Patriarche, homme qui avait été choisi pour accomplir l'office le plus tendre, le plus affectueux qui fut et ne sera jamais accompli à l'égard du Fils de Dieu. Après celui de son Épouse, bien sûr, la vraie mère naturelle de ce Fils. D'elle, il est impossible d'imaginer qu'elle serait morte autrement que d'une mort d'amour. Cette mort, la plus noble de toutes, est le fruit de la plus noble vie qui fût jamais menée sur la terre par une créature. Les Anges mêmes, s'ils pouvaient mourir, ne voudraient pas mourir autrement. Des premiers Chrétiens, on disait qu'ils n'avaient qu'*un cœur et qu'une âme* (Ac 4, 32), parce qu'ils s'aimaient parfaitement les uns les autres. Saint Paul ne vivait plus, *mais Jésus-Christ* vivait en lui (Ga 2, 20), parce que son cœur était dans la plus étroite communion avec le cœur de son Maître. Pour ainsi dire, son âme était comme morte dans le cœur qu'elle animait : elle vivait dans le cœur du Sauveur qu'elle aimait. Ô Dieu, il est encore plus vrai de dire que la Sainte Vierge et son Fils n'avaient qu'*un coeur et qu'une âme*, et qu'une vie. Cette Mère très sainte vivait, mais ce n'était pas elle qui vivait : son Fils vivait en elle ! Elle fut la Mère la plus aimante et la plus aimée qui puisse exister. Aimante et aimée, d'un amour incomparablement au-dessus de celui des hommes et des Anges,

dans la mesure même où, en matière d'amour, les noms de cet Enfant unique et de cette mère unique sont au-dessus de tout autre nom. Je les dis « unique » l'un et l'autre parce que les enfants des hommes ont été conçus par une mère et un père. Mais celui-ci, sa mère seule le conçut. Elle seule donna ce qu'il fallait au Saint-Esprit pour opérer la conception du Fils dans le sein de la Mère. À elle seule revient la reconnaissance d'avoir mis au monde ce divin Enfant, avec l'amour que cela suppose. C'est pourquoi le Fils et la Mère sont dans une communion d'autant plus intense que cet amour est au-dessus de tout (He 1, 4-5). Quel Séraphin oserait dire au Sauveur : « Vous êtes mon vrai Fils et je vous aime comme mon vrai Fils? » Et à quel être humain le Sauveur a-t-il jamais dit : « Vous êtes ma vraie mère et je vous aime comme ma vraie mère ; vous êtes vraiment la mienne, comme je suis vraiment votre Fils » ? Si donc un amoureux de Dieu dit en vérité qu'il n'a pas d'autre vie que celle de son Maître (Ga 2, 20), combien plus cette Mère pourra-t-elle s'exclamer : « je n'ai pas d'autre vie que la vie de mon Fils, et ma vie est tout en la sienne ». Car entre elle et son Fils, il ne s'agit pas de l'union de deux cœurs, mais d'un seul cœur, d'une seule âme, et d'une seule vie.

Si cette Mère vécut de la vie de son Fils, elle mourut aussi de la mort de son Fils. Car tel on vit, tel on meurt. On dit que le Phénix, devenu vieux, rassemble sur une haute montagne une quantité de branches d'un bois aromatique. C'est là qu'il veut finir ses jours, comme sur un lit d'honneur. Lorsque le soleil, au plus haut de sa course, darde ses rayons, cet oiseau, unique en son genre, pour ajouter encore à la brûlure des rayons, se met à battre des ailes, jusqu'à ce que son bûcher s'enflamme. Il se laisse consumer, et il meurt là, au milieu des flammes et des fumées odoriférantes ¹. C'est une comparaison, Théotime : la Vierge Mère rassembla en son esprit les souvenirs les plus précieux de la vie et de la mort de son Fils. Elle reçut directement les plus ardentes inspirations que le *soleil de justice* (Mt 3, 20) jetât jamais sur les êtres humains au plus fort du midi de sa charité. De son côté, son âme était mue par de continuels élans de contemplation. Alors le feu du divin amour la consuma tout entière, comme un holocauste de joie. Elle en mourut, et son Fils emporta dans ses bras l'âme ravie de sa Mère. Ô mort d'amour, qui donne la vie, ô vie d'amour qui donne la mort !

Bon nombre de ses amis étaient présents au moment de la mort du Sauveur. Ceux qui l'aimaient le plus souffraient le plus. Car en cette circonstance, l'amour n'est que douleur et la douleur n'est qu'amour. Ceux de ses amis qui l'aimaient passionnément aimèrent passionnément ses souffrances et sa Passion. Sa Mère qui l'aimait plus que tout autre, fut, plus profondément que tout autre, transpercée du *glaive* de douleur. La douleur du Fils, telle *une épée* tranchante, traversa son cœur (Lc 2, 35), d'autant que ce cœur de Mère était si uni à celui de son Fils que rien ne pouvait blesser l'un qui n'atteignît l'autre. Or cette Mère, blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guérison de sa blessure, mais elle aima cette blessure, plus

que sa guérison. Et parce que c'était l'amour qui les avait décochées dans son cœur, elle garda en son loï intérieur les flèches de douleur qu'elle avait reçues. Elle désira mourir, puisque son Fils était mort, et, comme le disent l'Écriture et tous les saints docteurs, elle mourut dans le feu de sa charité, sublime holocauste pour le salut du monde.

1. PLINE, *Histoire naturelle*, liv. X, chap. VI